Vers une linguistique de la parole : le thème et les trois instances de l'endothème

Robert Lafont

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3423>

DOI : [10.4000/praxematique.3423](https://doi.org/10.4000/praxematique.3423)

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1990

Pagination : 67-91

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Robert Lafont, « Vers une linguistique de la parole : le thème et les trois instances de l'endothème », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 14 | 1990, document 5, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3423> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3423>

Robert LAFONT
Praxiling
Montpellier III

VERS UNE LINGUISTIQUE DE LA PAROLE : LE THEME ET LES TROIS INSTANCES DE L'ENDOTHEME

On peut accorder à la praxématique d'être, plus que d'autres, une linguistique de la parole¹. Mais elle n'a conquis les concepts à cela nécessaires qu'en occupant le terrain des linguistiques antérieures et même de la grammaire, c'est-à-dire en passant par la paradigmatique et par la langue : on ne critique une épistémologie qu'en la remplaçant pièce à pièce².

Somme toute, dans la formule liminaire, base de sa construction *A communique {x} à B*, elle a accordé un regard prioritaire à {x}, plus exactement aux « moyens de {x} » : unités signifiantes (praxèmes), outillage topo-chronothétique (parapraxèmes), topologie des énoncés (fonction métapraxémique).

Le présent article tente de déplacer cette problématique : de considérer {x}, contenant et contenu, à l'intérieur d'une organicité vivante : $A \rightarrow B$, anthropologique et sociologique³.

1. DU COTE DU THEME : LA LISIERE DE LA PAROLE

1.1.— Reprenons d'abord, en vue cavalière, les lignes de force de la construction (glossogénie) de la *langue*, et de sa réalisation (praxéogénie) par le *discours*. Ce sont elles qui architecturent l'édifice abouti, achevé et immobilisé sous et par la description linguistique : l'*énoncé* suffisant et cohérent.

La pratique sociolinguistique nous a appris qu'il n'existe effectivement que dans des cas rares de réussite, où le locuteur se plie à la norme (lexicale, grammaticale, syntaxique) ce à quoi il ne parvient que par une discipline d'acculturation. Effet-miroir, où le linguiste a été pris : la norme se reflète à la surface *polie* de la production langagière, sur le *plan* du sujet *policé*, ce sujet ayant perdu sa profondeur et sa dynamique dans l'inscription normée qui l'écrase et le glace. Cet écrasement, ce glaciage est enregistré par l'écrit, où le travail du langage ne se réfère plus qu'à des *rares* : décalage, traduction, dérivations.

Le plus souvent la parole court après les programmes qui la dirigent et les modèles que le sujet se donne ou qui lui sont imposés. Elle ne les rattrape jamais parfaitement, ne parvient pas à les clore ; elle les troue, les effiloche de pauses, ratages, contaminations. En vue statistique et statique, la parole n'arrive au discours, à l'émission phonologique (au niveau de surface, dirait Chomsky) que selon un certain *quantum* de langue effectuée. En vue dynamique et anthropologique, nous avons pris l'habitude de considérer que le temps du *dit* (de l'énoncé reçu) s'établit sur diverses coupes d'actualisation (*programmation* et *construction* des messages) où l'*à-dire* devient du *dire*⁴. Il ne faut pas manquer d'y ajouter le fait de la correction, le temps du *dédire*⁵. Ce qui est livré à l'observateur est non l'édifice achevé, mais des états sans cesse différents du chantier, des progressions et des régressions.

1.2. L'énoncé suffisant et cohérent, ce « plein » résultatif, nous l'appellerons *thème*. Le terme est repris de Charles Bally, mais en lui faisant subir une nécessaire distorsion. On sait que pour le disciple de Saussure l'énoncé est constitué d'un *thème* et d'un *propos*. Cette binarité reproduit nommément celle du *sujet* et du *prédicat*, que nous avons invalidée⁶. Elle est suspecte d'ethnocentrisme : elle ne vaut rien par exemple pour le chinois. Nous entendons donc par *thème* une totalité, qui de fait, le plus souvent, dans la famille indo-européenne et dans quelques autres, est dédoublée et orientée : A se présente en AZ⁷, exactement en ZA, retourné en AZ par la clôturation phrastique⁸. Pour nous le thème est A, englobant et toujours premier.

Le *thème* est l'unité d'effectuation de la langue. Du côté du système reconnu et scellé d'usage normé, c'est une totalité fonctionnelle. Du côté de la communication, c'est une circulation sans restes dans la mesure où le récepteur est d'accord avec l'émetteur sur le système et sur sa projection en unités d'échanges, dans la mesure où les deux sujets sont écrasés.

1.3. Le thème a trois caractéristiques.

Il est *idéal*, parce que réalisé par exceptions, mais toujours présent comme visée. Il occupe la limite-repère à laquelle se fient l'émetteur et le récepteur de la communication, le constructeur et le déconstructeur de l'énoncé pour poser qu'il y a effectivement message et sens transmis, pour distinguer l'abouti et l'inabouti, l'univocité et les zones d'incertitude ou d'arbitraire subjectif. Ces zones sont pour la norme des parts de déchets, que l'écriture repousse. Nous parlerons d'une *thématisation* plus ou moins réussie de l'énoncé.

Il est *objectif*, c'est-à-dire qu'il ne fonctionne qu'en recevant comme produits la production des deux sujets, celui qui programme, celui qui déprogramme et reprogramme le sens. Cela n'entraîne pas que le sujet, les sujets soient absents de lui : mais ils n'y sont plus que des *marques*, que nous interprétons comme des *traces* si nous voulons restaurer par hypothèse la profondeur de leur travail, leur volume vivant.

Nous devons sur ce point préciser notre conception de ce qu'on appelle ordinairement la subjectivité dans le langage. Le sujet ne se projette dans le langage achevé, dans ce spectacle du monde qu'est l'énoncé⁹, sur cette scène d'objectivité qu'est le *thème*, qu'à travers la personne (le *je*, le *tu*) : en couple et en complément avec la non-personne. Il est de cette façon objectivé. Il devient signe (inscription) de la subjectivité à l'intérieur de l'objectivité. Par rapport au *sujet* lui-même, qui est une profondeur de construction permanente, la marque linguistique du sujet est précisément une « personne », un masque d'objectivité.

Le thème est une *extériorité*, fait de l'enregistrement en *dit* du passage permanent de l'à-dire au dire, il laisse derrière lui aussi bien le travail signifiant du sujet que la difficile programmation de l'objectivité en adéquation avec la norme. Il ne fonctionne bien que protégé de la production du sens, la rendant invisible. Le *thème* est un « langage paravent ».

Nous avons envisagé ce fonctionnement dès que nous avons posé la « mise en inconscience des opérations de production du sens », la « non-percevabilité du temps opératif », le « bouclage économique de la praxis » linguistique¹⁰.

1.4. On pourrait donc parler commodément et pertinemment d'*exothème*. Si nous ne le faisons pas, c'est que le thème ne peut exister qu'en extériorité à l'activité langagière, qu'extrait de la parole. *Exothème* est redondant.

Mais il permet de poser l'*endothème*, le tout de la parole en épaisseur, complexité, équivocité, programmation et déprogrammation. Une linguistique de la parole est une étude de l'*endothème*.

Nous retrouvons une articulation conceptuelle guillaumienne dont la pertinence apparaît dès que le langage est envisagé dynamique et non dans sa seule retombée d'effectuation totale. Le thème, cette *lisière* de la parole, est l'*in esse* d'un *in fieri*.

Le concept de *thème* vient, de cette façon, de nous permettre un renversement total des méthodes d'analyse du langage. Elles ont jusqu'à présent présenté la parole comme une dépendance-projection de la langue (actualisation descendante de l'idéalisme saussurien, reconduit par Guillaume) ; elles ont habité de parole diverses structures de langue (la plupart des structuralismes) ; elles ont établi un niveau profond de langue, structure élémentaire, sous un niveau de surface, structure réalisée, situant ainsi le langage totalement en langue (les linguistiques transformationnelles). Elles ont réduit de ce fait à la marginalité la pragmatique, sorte de révolte logique contre le *logos* contrainte de lui emprunter ses armes.

Nous proposons désormais d'inclure l'étude de la langue dans l'étude de la parole. La langue est la *lisière*, avons-nous dit, de la parole. La pragmatique repensée en praxématique¹¹ devient l'entrée en linguistique, conjointement avec la sociolinguistique¹².

1.5. La *lisière*, si on la considère depuis la profondeur qui y conduit, est un horizon. Le thème, vu depuis l'*endothème*, est une cible. L'*à-dire* s'oriente en ascendance au *dire*. Il comporte la conception de la limite où devenant *dire*, il sera versé au *dit* et désormais

irratrapable : mort-né comme tout événement dans le temps linéaire de la réalisation objective.

Les moyens du thème, ceux de {x}, sont donc présents dans l'endothème, sur quelque coupe qu'on le prenne, qu'on le reçoive. Ils sont acquis dans le temps cosmique par l'état de langue, arrêt dans la glossogénie qui permet la systématisation et l'utilisation pratique du système dans la communication. Ils sont acquis chez l'individu parlant par l'apprentissage social. Ils peuvent ainsi être rejoués dans la construction de l'acte de parole, dans la praxéogénie.

L'*in fieri* de l'endothème n'existe donc que parce que la pulsion communicative (extériorisation du sujet) rencontre, à tout instant de la programmation du message, l'outillage verbal mémorisé qui à la fois le contraint, le menace de réification et lui fournit les formes dont il a besoin : l'arrache au silence. Dès ce fond d'activité pensante où émerge le langage en projet de message, dès l'*in posse* de l'actualisation, la *thématisation* est entreprise.

Toute l'épaisseur de l'endothème est ainsi l'affrontement du *thématisable* : une surabondance, une achronie, un inconscient, et de la *thématisation* : un tri, une visée de chronologie linéaire, une mise en conscience. Les solutions à cette rencontre tissent la parole et la déroulent en tissu plus ou moins lacunaire, plus ou moins bien tramé dans la profération terminale.

1.6. Bally lui-même nous permet de bien comprendre ce phénomène, sur les deux axes de la glossogénie, lorsqu'il parle de motivation. Nous mettrons, en partant de lui, en place le concept articulé de *motivation/démotivation* pour rendre compte des mécanismes de la thématization, notre objet.

Mais Bally, suivant Saussure, associe deux fonctionnements hétérogènes sous un même nom. L'un, qu'il qualifie de « motivation par le signifiant », établit un « rapport entre la forme phonique et l'impression dégagée par le sens »¹³. Soit : le *coucou*, nom d'oiseau. Mais ce rapport peut se perdre. Saussure avait déjà remarqué que la diachronie, en faisant de

**pipione*, *pigeon*, rend méconnaissable l'étymon phonique. Il en tirait argument pour l'immotivation et l'arbitraire du signe : le signe est « immotivé, c'est-à-dire arbitraire par rapport au signifié, avec lequel il n'a aucune attache naturelle dans la réalité »¹⁴.

En parlant de démotivation, nous plaçons le phénomène dans la continuité productive de la langue et dans une dialectique. Nous signifions que la thématization, au niveau de la nomination, se fait aussi bien par le recours au référentiel (l'onomatopée dans ce cas) que par son effacement. Nous laissons à cette langue la possibilité d'une remotivation. Ainsi dans la phrase : *le pigeon pépie*¹⁵.

Mais nous reconnaissons en même temps à la motivation son statut de pression vivante sur le thème, en praxéogénie. *Le pigeon pépie* est un énoncé thématized. Le locuteur y utilise des moyens pré-produits. Il produit lui-même ces moyens dans les énoncés du type : *pour qui sont ces serpents ...*

On dira en praxématique que la référence phonique qui s'incorpore au praxème peut mourir dans la forme phonologique de ce praxème, mais qu'elle reste virtualité reprogrammable dans le discours. Elle est non pas un fait lexical brut, mais une aventure de l'actualisation.

Il est probable que les références phoniques assaillent ainsi la *thématisation* à tout moment de son parcours. Les « effets impressifs » ne cessent de peser sur la « dénotation ». Ce qu'on appelle *connotations*, d'une façon si vague et incommode, est une disponibilité de l'endothème aux « harmoniques » du thème.

1.7. On a fait un grand progrès dans la compréhension de la motivation quand on a ajouté aux effets phoniques la transposition en séquences phonologiques (surtout deux consonnes successives) des formes de l'acte. C'est ce qu'avait en vue P. Guiraud¹⁶. Nous avons élargi sa démonstration sur inventaire, faisant de cette transposition une « icône de l'agir musculaire dans l'agir phonique »¹⁷. Nous allons avoir à revenir sur ce procédé de symbolisation (*infra*, 3.3.3) que nous concevons maintenant plutôt comme une correspondance des articulations somatiques et des articulations du langage : *taper* reproduit

l'articulation de l'avant-bras et du bras prolongé par la main, *palper* l'itération de l'application de la paume.

Ce fait a une importance majeure en anthropologie du langage. Il associe le praxème et la praxis manuelle dans les formes même de la langue : sur le dégagement de *types communs* à l'agir et au parler.

Naturellement, ces types sont encore et toujours présents dans l'actualisation. Ils pèsent sur le thème et aboutissent à des effets de discours : *se tapoter le menton*, place *menton* (*m.t.*) dans l'icône de l'agir itératif (*t.p.t.*).

1.8. L'autre motivation, selon Saussure-Bally, passe par les « signifiés »¹⁸. Dans *poir-ier*¹⁹, « deux concepts dont les signes linguistiques sont purement arbitraires s'associent pour former une notion complexe qui rappelle, de près ou de loin, la valeur réelle du signe total ».

Elle nous place devant un fonctionnement de la plus haute importance, fort mal saisi aux mailles lâches de cette conceptualisation approximative : l'association d'un praxème et d'un outil linguistique d'une haute abstraction, le suffixe *ier*, lié à un programme de sens qui peut être tout aussi bien pris comme syntaxique (« producteur de » = « acteur causateur »). Le praxémique et le parapraxémique, sur le seuil du métapraxémique, sont ainsi liés.

Il nous faut admettre que la thématization comporte sur son parcours non seulement des condensations praxémiques où motivation, démotivation, remotivation phoniques se croisent, se composent ou s'annulent, mais un outillage phonologique chargé de signifier des connexions dans la réalité, qui dégagent des rapports logiques, des relations syntaxiques et même, au-delà de la syntaxe des conceptualisations du monde objectif, un pur fonctionnement « sans le monde ». Tout l'avenir abstrait du thème, capable de transformer le sujet en « instanciation des opérations de la connaissance »²⁰, est présent deux fois dans un énoncé comme : « l'abricotier est *plus productif* que le pêcher (en graphie symbolique pure : +, >).

La thématization opère, dès qu'elle est entreprise, sur des formes codées de l'agir et sous des formes du penser. C'est en cela que le métalinguistique n'est pas qu'un décalage du linguistique : il est présent à sa racine.

Ce fait a pris pour nous un relief remarquable quand nous avons reconnu le statut des prépositions-préverbes de l'indo-européen : particules étrangères à la production du sens, elles y pénètrent pour y introduire une topologie de pure abstraction²¹. Les langues, comme l'ancien grec ou l'allemand moderne, qui en possèdent l'usage en toute clarté (ce que Bally appelle la « motivation explicite »²²), amènent donc à l'expression de la pensée les mécanismes qui président à sa construction : *métaphore* ou *Aufhebung* le prouvent bien, par *meta* et par *auf*.

Mais cette topologie, nous l'avons reliée à l'anthropologie : à la station debout, elle-même à l'origine de la communication langagière²³.

Ainsi la glossogénie a prévu ses développements les plus abstraits dès le début de l'aventure concrète de l'humanisation de l'espèce. Dès cette époque, les structures élémentaires de l'analyse du monde annonçaient la structuration de la pensée mathématique contemporaine : positionnement des unités.

La praxéogénie possède, dès qu'elle entre en mouvement, grâce aux moyens que l'individu reçoit de la société et de ses structures organiques mêmes dans l'apprentissage premier du monde et de la parole, les formes de la pensée avec les formes de l'agir, qui font ensemble les formes du réel.

On dit, à l'école de la psychanalyse, que la psyché se construit de la rencontre du désir du sujet et du principe de réalité. Nous disons que l'endothème avance vers le thème sur les rencontres de la pulsion extériorisante, ou communicative et des structures de cette réalité. La thématisation, dans toute son épaisseur, met le sujet en débat avec la logosphère. Ce débat se noue sur le seuil d'entrée, en *in posse*, et se dénoue sur la lisière, en *in esse*.

2. DU COTE DE L'ENDOTHEME : LE CORPS PARLANT.

2.1. Si l'étude de la parole doit se fonder en anthropologie, ce sera en prenant appui sur la logique du vivant.

Cette logique obéit à un principe maintenant bien dégagé par les biologistes, qui a guidé toute l'évolution, la culturelle reliant la somatique, après avoir présidé à la naissance de la

vie : la mise en coexistence fonctionnelle des deux « briques » de la matérialité dynamique. L'une est l'échange chimique, qui permet aux unités organiques de se maintenir et de se développer à partir de leur environnement. On l'appelle métabolisme. Il concerne les amino-acides. L'autre est l'information. Il constitue le code où s'assure la permanence des caractères physiques d'unité à unité dérivée. Il utilise les acides nucléiques²⁴.

Dans les organismes de haute complexité comme le corps humain, les deux « briques » sont devenues des « fonctions » utilisant des « appareils » d'un extrême raffinement, dans un ensemble de connexions subtiles (nous ne les connaissons pas encore toutes).

A cela s'est ajouté phylogéniquement, à l'étape basse de l'humanisation d'une lignée de mammifères, la conquête de la station debout, qui a bouleversé les fonctions et modifié par un « coude d'évolution » brusque les fonctions dérivées de l'information primitive (invention de la parole articulée) et les rapports à l'environnement (praxis manuelle)²⁵. L'organisme a branché, d'une façon toute nouvelle, son existence sur l'extériorité. Il est devenu un existant de culture et un modificateur du monde.

A la station debout, il convient aussi de rattacher cette modification substantielle du système informatif qu'est la signalisation par la main libérée : le geste de l'indication composée. D'elle dérive la conceptualisation de l'objet absent et la *déixis* linguistique²⁶.

Nous lui rattachons maintenant la structuration pratique, à développement métapratique (métapraxémique dans le langage), de l'univers²⁷, et la structuration du *sôma* lui-même : conceptualisation du macrocosme et du microcosme, de l'*Umwelt* et de l'*Innenwelt*.

Cette dernière s'appuie sur une conquête phylogénique sans doute relativement ancienne dans les espèces animales, mais largement autonomisée chez l'homme : la *représentation typologique* (fondée en topologie). Le réel n'est pas présent à la conscience pratique en existence compacte, mais selon une architecture abstraite. L'unité somatique devient ainsi un « corps représenté », qu'on peut prendre comme un *corps fantasmatique* sur la face d'autoconscience, et même un *corps sémiotique* sur la face de la communication.

2.2. Par la parole, le *corps sémiotique* devient un « corps parlé », mais comme la communication langagière utilise les organes du corps, il est aussi un « corps parlant »,

structuré en *corps fantasmatique*. Nous tentons ici, à grands traits, sommairement, groupant les connaissances organiques et les connaissances sur les représentations que nous possédons actuellement, de donner la typologie du « corps parlant-parlé ». Le premier élément de cette typologie est le zonage *haut/bas* qui fait basculer sur son axe un zonage *avant/arrière* des mammifères non érigés.

Le basculement a fait de la gravité terrestre l'axe somatique principal, situé de l'occiput au talon sur une ligne que confirme, en trichant quelque peu avec elle (par ses voussures consolidantes) la colonne vertébrale. L'homme est immergé en un monde verticalisé, comme lui-même.

Il a contribué à clôturer la spécialisation des membres postérieurs en support-moteur : il les a, en représentation comme en fonction, autonomisés. De là cette banale ambiguïté : quand on parle du « corps », on y inclut ou non les jambes. Le « corps lui-même » a son bas sur le « plancher » appelé périnée. La position assise humaine, en s'équilibrant en verticalité sans aucun secours des membres antérieurs, confirme cela. L'homme se meut sur un axe d'antériorité/postériorité. Sa partie vitale et stable obéit à la verticalité.

Dans ce « corps lui-même », la verticalité découpe trois zones. La première, très visible extérieurement, possédant sa mobilité relative, est la tête. Elle groupe le système nerveux central dans l'encéphale, les organes supérieurs de l'appareil digestif dans la bouche, ceux de l'appareil respiratoire (bouche également et narines), et quatre appareils terminaux de la sensibilité nerveuse à l'environnement (narines pour l'olfaction, bouche pour la gustation, appareil auditif, appareil visuel).

Siège de l'activité consciente, cette cime somatique fonctionne comme un « poste de pilotage » pour tout l'organisme. Il est de plus spécialisé dans l'extériorisation de l'unité individuelle. Mécaniquement, parce qu'elle comporte sept ouvertures du corps. Fonctionnellement et mécaniquement à la fois, parce que la verticalité a entraîné le basculement de l'encéphale et le développement des lobes cérébraux, sur la surface (*cortex*) desquels sont installés les centres relationnels.

2.3. Le thorax , ou « corps lui-même », si l'on autonomise en représentation la tête comme les jambes, est divisé en deux de façon visible, en arrière au niveau de la première vertèbre lombaire, en avant sous les côtes, entre côtes et nombril. Il y a un corps « en dessus » et un corps « en dessous de la ceinture ». Intérieurement, ce découpage correspond *grosso modo* à un « plancher d'étage », le diaphragme.

Le diaphragme répond comme frontière morphologique à la bipartition opérée très tôt dans la vie entre deux formes du métabolisme : la chimie aérobie occupant l'appareil respiratoire, et la chimie anaérobie, ou digestion. La respiration se présente morphologiquement comme une boucle ; son sens descendant va de la bouche et des narines aux poumons et au cœur, son sens ascendant refoule l'air usé par les narines et la bouche. Supradiaphragmatique, la respiration associe deux parts hautes du *sôma*.

La digestion commence dans la partie haute du *sôma*, à une phase de préparation mécanique des aliments. Elle traverse ensuite par l'œsophage le thorax sans y trouver de relais et va occuper la totalité de la zone infradiaphragmatique. Elle obéit de plus à la verticalité. Les déchets sont acheminés par le gros intestin, les reins et la vessie vers la partie la plus basse du corps vital : en avant pour la miction, en arrière pour la défécation, de part et d'autre du périnée.

Cette typologie ne serait pas vraiment représentationnelle si l'on ne prenait pas en compte un effet important de la verticalité : l'homme est immergé, en fait, dans une dualité dynamique légèreté/pesanteur, dont les réalisations sont l'air et la terre. L'air usé monte, les déchets de la digestion vont à la terre. La parole vole, la merde tombe.

2.4. Un autre effet de l'érection somatique a été l'antériorisation définitive du *sôma*. A été dressée une façade organique, qui se confirme et se nuance de haut en bas.

Antériorisation cervicale des centres relationnels, sur les lobes antérieurs. Son repérage, bien avant qu'on connaisse la physiologie du cerveau, s'est fait au bombage du front. Antériorisation totale de la vue et de l'odorat. Antériorisation partielle de l'audition par l'orientation des pavillons auditifs. Antériorisation des organes de la bouche, pour l'absorption et la préparation de la nourriture et pour la gustation.

Antériorisation de la morphologie du thorax. L'axe de la gravité, la colonne vertébrale, est en arrière de tout l'édifice. En avant sont les poumons et le cœur, fait visible au bombage mobile de la cage thoracique.

Antériorisation relative en dessous du diaphragme. L'estomac et le foie sont très en avant, ce que rend sensible leur gonflement. Les vertèbres lombaires et le sacrum sont bien en arrière. mais un croisement s'opère pour les fonctions d'excrétion. Le tri chimique de l'aliment liquide se fait par les reins postériorisés pour rejeter les déchets par l'appareil urinaire, antériorisé. Cependant, l'excrétion par défécation se fait par le seul orifice arrière du corps humain, qui est aussi le plus bas (*bottom*, disent les Anglais ; *derrière* disent les Français). L'anous est une dénégation morphologique de l'*homo erectus*, comme il est le signe négatif de la verticalité elle-même, comme il est le lieu de l'annulation fonctionnelle : lieu de la mort du système, lieu de la terre.

L'homme est donc une façade. Il la présente, qu'il soit immobile ou qu'il se déplace (il se meut incommodément « à reculons »²⁸) Sa saisie de l'univers est un face-à-face, d'autant plus que son sens le plus sûrement analytique, la vue, est le plus antériorisé. Sa parole s'échappe par la bouche. Sa communication avec ses semblables est aussi un face-à-face.

N'infirmant finalement l'antériorisation que la diffusion sur toute l'enveloppe cutanée de la sensibilité tactile et la localisation à l'intérieur de la colonne vertébrale de la moelle épinière, commande organique. Mais il faut aussi considérer que cette commande est celle des actes réflexes, alors que les actes conscients sont commandés depuis l'antériorité cervicale. Un zonage vertical distribue l'homme en zone de conscience et zone d'inconscience. Il ne pense qu'en représentation d'antériorité, comme il ne voit pas derrière son dos.

L'érection a eu aussi cette conséquence que la protection osseuse de l'homme est devenue clairement une protection arrière. Il présente sur son thorax avant une fragilité relative et sur son abdomen comme sur son visage une fragilité totale. Si tout son corps est sensible en surface, la zone où la sensibilité coïncide avec le danger est antérieure : c'est sa partie « sensible », comme le dit bien l'adjectif à deux effets de sens.

2.5. La vie est née d'une symbiose acquise de l'information et de l'homéostasie, qu'on peut fort bien prendre comme un parasitage de la seconde par la première.

L'évolution a renouvelé deux fois ce parasitage. D'abord, avec l'invention de la reproduction sexuelle. Le codage générique est devenu une fonction très compliquée, mettant à l'œuvre un couple d'unités, donc entrant dans le système relationnel. Des appareils spécifiques se sont développés : les appareils génitaux.

Mais à l'étape de la morphologie et de la physiologie des mammifères, on remarque : 1. que la localisation de ces appareils a fui le haut, s'est logée en dessous du diaphragme, à l'écart donc de la fonction respiratoire et en cohabitation avec la fonction digestive ; 2. que dans une partie terminale (beaucoup plus nettement d'ailleurs chez le mâle que chez la femelle) il y a eu un véritable parasitage de l'appareil urinaire.

La génitalité se trouve de ce fait en couple représentationnel avec la fonction digestive et plus spécialement avec l'excrétion.

Le seconde occasion phylogénique fut l'invention de la parole articulée. Elle a parasité totalement la respiration, utilisant l'air, plaçant le seul organe spécifique, la glotte, sur le pharynx, et la partie haute de l'appareil digestif, donnant aux organes de l'ingestion une fonction supplémentaire d'obstacles sonores à l'air expiré.

La parole est ainsi totalement « haute ». Elle est très liée à la fonction d'excrétion (il est exceptionnel que nous articulions sur l'inspiration), mais en suivant la boucle respiratoire : elle est une excrétion haute.

2.6. Dernier fait typologique important, que nous ne pouvons oublier, même dans un résumé aussi schématique. C'est un fait de synthèse, de composition des axes *haut/bas*, *avant/arrière*. La conscience, sur le système nerveux, est haute et d'avant. La respiration est haute et d'avant. La promotion de la vue, sur le fond d'une antériorité haute de trois autres sens, lie la perception du monde en priorité à la lumière. Le corps fantasmatique/sémiotique est donc fait de deux séries d'équivalences : air = lumière = conscience = haut = avant ; terre = nuit = inconscience ou mort = bas = arrière.

Ces équivalences rejoignent le fait d'extériorisation par la promotion des fonctions relationnelles et la mise en périphérie des terminaisons nerveuses. Une diagonale divise donc l'unité somatique. Une partie du *sôma*, antérieure haute, est sa part d'extériorisation de l'intériorité en part lumineuse, aérienne et consciente, sa part ouverte. L'autre partie, postérieure basse, est sa part de confirmation de l'intériorité en part obscure, chthonienne, inconsciente, en part profonde, avant de devenir extériorisation excrétoire, négation corporelle.

Cela ne signifie pas que l'homme n'ait pas d'informations de son intérieur. Les signaux organiques existent et vont au cerveau. Mais ils sont beaucoup plus confus que les extérieurs. Seule la connaissance scientifique (la physiologie) permet de les décoder avec un commencement d'efficacité analytique. Surtout, il se maintiennent, sauf exception, en représentation d'intériorité, donc de nuit. L'homme est à l'image de la caverne : il a son orée de lumière sur le monde et ses profondeurs inconnues qui émettent des messages obscurs.

2.7. Cette typologie sommaire a trois défauts. Reconnaissons-les lui. Elle ignore les connexions systématiques placées un peu partout dans le corps et à sa surface sensible, donc certaines de voisinage, d'autres à distance. Le symptôme douloureux en a signalé depuis longtemps à l'homme un certain nombre (les douleurs sciatiques, par exemple). Des techniques de repérage ont été mises au point : l'acupuncture de tradition chinoise. La science en découvre sans cesse de nouvelles, inattendues.

Notre structuration prend la station debout comme repère constructeur. Or cette station (et son complément : la station assise) n'est pas la seule où se détermine le corps sémiotique. L'homme peut s'accroupir, se coucher, et il peut communiquer dans ces attitudes. Il peut le faire aussi en tournant le dos. Il peut se représenter, dans son imaginaire, volant comme rampant.

Nous avons sans doute accordé trop à nos habitudes culturelles. L'Europe a privilégié dans les comportements sociaux normatifs la verticalité, l'antériorité, le face-à-face. Cela résonne dans tout le système idéologique du haut et du bas, de la présentation et de la

dérobade. D'autres cultures ont classé autrement les attitudes, en ont développé d'autres. Certaines ont, de plus, systématiquement exploré les possibilités de contrôle des activités que nous tenons, dans la tradition occidentale, pour inconscientes et réflexes (cf le *yoga* indien).

Mais ces dangers courus n'infirmant pas l'essentiel de notre typologie, qui rend compte d'une localisation qui reste sans doute à nuancer, mais généralement vraie si l'on se fie à la généralité, dans le temps et dans l'espace culturels, des images du corps. Elle est de plus anthropologique, reposant sur le fait d'humanisation de l'espèce : les nuances à lui apporter sont ethnologiques ou de variation comportementale.

On pourra, au demeurant, dans une étude plus raffinée, tirer au clair les autres structurations somatiques. Celle que nous présentons ici sous forme d'un schéma de « mannequin » humain, est méthodologiquement, et sans doute aussi hiérarchiquement, première, étant une structure omni-récurrente, la plus voisine donc d'un type universellement acceptable.²⁹

3. L'ENDOTHEME ET L'OBJECTIVATION SEMIOLOGIQUE

3.1. La finalité de cette étude, l'objet de l'établissement de cette figure topologique sont naturellement d'asseoir la théorie de l'endothème.

On considère que le thème, sur la lisière du *dire*, où se perd la nostalgie de corporalité, ne comporte plus cette typologie. Il est seulement capable de l'énoncer en effet retour d'analyse objectivante. Par contre toutes les coupes de l'endothème sont occupées par le débat entre la typologie corporelle et la topologie linguistique, la hantise de l'organique et l'abstraction de l'*organon* signifiant, le repliement du pôle A en A (et concurremment celui de B en image de A, parallèle à l'image de B) ou le dépliement de l'activité de A en {x}. Comme le prouve l'expression courante, on ne parle pas qu'avec la langue ; on parle « avec sa tête, avec son cœur, avec ses tripes, avec ses couilles, avec son cul ». Tout un ensemble de gestes manuels, accompagnant une communication dès qu'elle n'est pas censurée de bon usage social, confirme cela : frappements, grattages, manipulations qui vont de l'occiput et du front aux testicules et à l'anus. Leur reprérage permet toujours de reconstituer un fond d'endothème derrière une surface de thème, les pulsions organiques derrière le message rationnel. La main trahit la viscéralité que le langage réglé efface.

Un transfert symbolique s'opère de plus de la structure organique totale à la structure de la cavité buccale, et se signifie par les sons émis dans cette cavité. On sait depuis longtemps que les sons antérieurs (palataux) sont « lumineux, aériens » et renvoient aux fonctions hautes (intellectives, respiratoires), que les sons d'arrière (gutturaux, laryngaux) sont « obscurs, profonds » et renvoient aux fonctions basses. La tessiture, réglage de tension des bandes vocales, entre en composition avec cette topologie déplacée, devenue symbolique. Des travaux modernes permettent d'avancer beaucoup dans sa connaissance³⁰.

3.2. Ces effets harmoniques, endothématiques, de la phonologie du thème, sont déjà un relais que trouve le corps fantasmatique-sémiotique : une première objectivation par déplacement organique.

L'homme en possède deux autres, beaucoup plus complets, supports d'un système sémiologique non pas annexe, mais autonome.

Le visage, en combinaison avec la mobilité de la tête, est occupé par l'un d'eux. On l'étudie généralement sous le titre de « mimique faciale ». On avancera beaucoup dans sa connaissance quand on la rapportera à une théorie générale de la sémiotique corporelle.

Nous y reconnaissons, à titre de premier repérage organisateur :

1. un codage des états euphoriques - dysphoriques du corps organique ou de la psychê. Les moyens en sont doubles : la crispation-décrispation des muscles frontaux, occipitaux, orbiculaires de la bouche et des yeux, zygomatiques donne une première articulation binaire. Son aspect le plus caractéristique est le sourire. Mais l'action des mêmes muscles s'interprète aussi sur l'axe *haut* vs *bas*, qui affecte les sourcils et la bouche. Ce couple est celui même des particules directionnelles grecques *anà* vs *katà*. On saisit là une utilisation par la dynamique corporelle d'une valeur topologique très générale et abstraite :

2. un même codage renvoyant aux modalités de la pulsion communicative, aux « humeurs » du locuteur et de l'auditeur dans la communication. Il rencontre une possibilité d'avance ou retrait de l'ensemble du visage, avec éventuellement accompagnement des épaules, qui marque l'intérêt ou le désintérêt pour le message transmis / reçu : une sorte de *surprofération* ou de *surattention*.

3. les icônes situées principalement sur les muscles des lèvres. Elles renvoient à des états euphoriques - dysphoriques : « montrer les dents », « mimer le baiser », que le langage prend en charge par des praxèmes. Ce sont elles les responsables du terme *mimique*. Elles miment en effet des comportements d'agressivité (« mordre ») ou de sympathie (« baiser »).

4. des icônes du même type, mais supports de valeurs abstraites. Ce sont par exemple les étirements des lèvres pour « dire » *long, profond*, l'ouverture plus vaste de la bouche pour dire *grand, large*³¹.
5. à la limite d'abstraction, des transferts de valeurs métapraxémiques. Ainsi le + et le – (le superlatif de supériorité, celui d'infériorité) sont codés par les combinés *avance-élévation* vs *recul-abaissement* du visage et de ses divers muscles.

Cette sémiologie faciale, ici très sommairement repérée, constitue pour nous la première instance de transfert de l'endothème.

3.3 La seconde instance utilise les membres antérieurs, c'est-à-dire trois niveaux articulaires : l'articulation épaule-bras, l'articulation bras-avant-bras, l'articulation avant-bras-main ; à quoi il faut ajouter les articulations très complexes de la main, dont une principale et caractéristique de l'espèce humaine est le pouce isolable des autres doigts et opposable à eux.

Phylogénétiquement, cet ensemble libéré et antériorisé est une conséquence de l'érection somatique. Toute la praxis manipulative-transformatrice lui est liée et donc, en profil d'évolution, la culture sociale elle-même. La *déixis* aussi en dépend.

Mais aussi une fonction sémiotique pleinement développée, omniprésente dans l'acte de communication, substituée à la parole ou l'accompagnant.

Un classement « organiciste » permet de repérer quelques grandes catégories gestuelles :

1. la désignation du corps soit, comme nous l'avons dit, par contacts indicatifs de la main, soit par représentation de ses structures en formes dessinées par la main et le bras, soit de ses états euphoriques-dysphoriques. Cette simulation concerne aussi les états psychiques par une métaphore que la praxémique prend en charge aussi. Exemple : tranche de la main sur le front pour « dire » : *j'en ai jusque là*.
2. l'occupation symbolique de l'espace de la communication. La gestualité est capable de « dire » le lieu du locuteur, celui de l'« interlocuteur ». Le geste de l'indication sert à coder

leur rapport hiérarchique, à donner la parole, à la retirer, etc. L'homme possède un codage manuel, avec ses « dialectes », qui porte les modalités de l'intersubjectivité. Les doigts en grappe sur la main renversée codent l'agressivité, le refus de réception, ou au contraire l'étonnement, la suspension de locution.

3. la typologie de l'agir. Son existence est extrêmement importante pour la théorie praxématique. En effet, les modalités d'action sur l'environnement sont des articulations brachiales et manuelles typisées, indépendamment des « variantes combinatoires » propres aux situations et aux modalités. Ce sont des types que la simulation reproduit : par exemple le mouvement de la scie ou de la hache reproduit sans scie ni hache, ni point d'application. Ces formes de l'agir passent dans les formes phonologiques des « praxèmes motivés », et constituent de façon plus large les programmes signifiants de toute la praxématique.

4. La symbolisation, au-delà d'une topologie modélisatrice de la communication, de l'espace et du temps. Topogénèse et chronogénèse trouvent là leur équivalent : le mouvement haut-bas de la main repliée et rassemblée indique la réalité d'un objet ou d'un jugement sur l'objet ; le pouce renversé par dessus l'épaule droite signifie le prétérit.

5. une symbolisation des rapports : le pouce retourné sur le plan de l'index donne vers l'avant le rapport de cause à effet, vers l'arrière celui de l'effet à la cause.

6. une topologie métapraxémique : le pouce levé sur les doigts rassemblés marque le +, abaissé il marque le - ; un cercle dessiné par le pouce et l'auriculaire joints marque la « perfection » (achèvement de progression, limite supérieure atteinte).

Un dégagement des « traits pertinents » (articulations récurrentes typisées) et de leur composition, entrepris aujourd'hui, mais qui demandera encore bien des inventaires et des efforts analytiques, pourrait nous apporter l'équivalent d'une phonologie. La seconde instance de l'endothème, qui parvient dans les cas de codages sociaux rigoureux à la netteté d'épure d'un thème, est un système sémiologique de haut rendement.

3.4. La troisième instance est la parole elle-même, que les autres instances accompagnent presque toujours.

Une étude de la parole, qui contienne l'étude de sa lisière thématique mais ne se borne pas à elle, est donc par nécessité aussi une étude de la mimique faciale et de la gestualité, à quoi l'on ajoutera encore une description analytique des positions du *sôma* tout entier. On ne peut poser le « corps parlant-parlé » sans faire intervenir l'ensemble somatique en structure stable et en mobilité.

Quant à la parole elle-même, il paraît très important de ne plus se contenter, comme l'a fait si longtemps la linguistique dans sa hantise du thème, d'abandonner à la marginalité de descriptions-inventaires les phénomènes phoniques de la communication non classés en unités signifiantes.

Ces annexes, ou harmoniques, ce « bruissement connotatif » ressortissent à l'endothème, mais ne sont pas quelconques.

Quelques grands faits ont été repérés, que nous énumérons avec une intention quelque peu systématique :

1. le système phonologique de chaque langue n'épuise pas les réalisations articulatoires des usagers. Par exemple l'élimination en français des trois phonèmes laryngiens et du trait pertinent « emphase », phonologisés en sémitique, ne rend pas l'utilisateur français incapable de les émettre. Mais ils deviennent disponibles pour un code second, véritable codage d'endothème, qui passe dans la communication sous forme de « râclements de gorge », emphatisations « expressives », émissions isolées dont le fameux *hm* ! De même le souffle émis par le nez.

Grâce à eux le thème arrive jusqu'à sa limite de réalisation objective doté d'un étalonnage de l'actualisation : doute, sécurité du critère de réalité, mise en débat, clôture du débat etc. On remarque que l'auditeur peut surcoder de même le thème qu'il reçoit, au cours de son émission.

Cet étalonnage peut utiliser aussi bien des phonèmes thématiques. Par exemple en français la voyelle /a/, ou l'itération de /ta/, qui invalide un jugement.

2. L'émission du thème se fait dans un certain cadre de tessiture, fixé à la fois par les habitudes propres à chaque usager et par une régulation sociale et intersubjective : un

locuteur a sa gamme propre, généralement restreinte ; chaque échange de parole tend à superposer les gammes. Tout écart se trouve donc doublement signifiant : comme événement particulier d'ordre émotionnel dans l'actualisation du discours, comme extraction de la règle conversationnelle. L'étalonnage de l'endothème se fait là aussi.

3. On connaît depuis longtemps le rôle de la montée-descente musicale de la voix dans sa valeur thématique : ouverture-clôture de l'énoncé. Il faut ajouter la possibilité d'aggraver la descente ou de maintenir la tessiture haute, pour surcoder le message : assertion renforcée, non assertion, distribution des tours de parole.

Ces *intonèmes*³³ peuvent aussi être analysés en traits pertinents et variantes combinatoires. Il suffit que la linguistique décide que l'ascension au thème n'est pas un magma de faits, mais une programmation repérable à ses moyens.

Dès lors le débat, sur chaque coupe d'actualisation qui occupe l'endothème, n'est pas entre la clarté et l'indistinct, mais entre les structures de la norme objectivante et les structures représentationnelles de la subjectivité. Le ratage en surface n'est pas l'émergence du chaos, mais le surgissement de l'irrésolu, inaccompli, de l'échec et de la remise en jeu des moyens composés du langage. L'organique qui se laisse détecter dans l'organicité abstraite de l'énoncé cohérent est une structure fantasmatique et sémiotique, non pas un « corps amorphe ». Les psychanalystes le savent bien, qui le repèrent à des structures.

3.5. Nous voici conduit à définir une nouvelle fois ce qui a été déterminant pour l'apparition de l'humain, par rupture phylogénique dans l'invention du langage articulé : sur la troisième instance de l'endothème.

Nous ne le ferons pas sans revenir à la grande aventure de déchirement fonctionnel qu'a connue l'espèce, quand à la bipartition sexuelle s'est ajouté l'établissement d'un système relationnel fondé en praxis manipulative, développé en praxis socio-culturelle avec les moyens de la praxis linguistique. La fonction de reproduction s'est trouvée coupée en deux. D'un côté elle était génitale. A ce titre elle prenait en charge l'information génétique, elle se groupait, avec les organes génitaux, dans la partie basse du corps fantasmatique.

D'un autre côté, elle passait par les fonctions relationnelles. D'un point de vue physiologique immédiat, elle se fixait sur tout le système de frontière sensible du corps : la totalité de l'enveloppe cutanée pouvait être érotisée. D'un point de vue représentationnel, elle intéressait tout le corps sémiotique. Le corps parlant-parlé devenait un corps érotique.

Mais la parole l'était aussi. La communication à tout moment. L'homme parleur, l'homme sémiotique brisait une spécialisation-localisation du sexuel en génital pour élever le sexuel au niveau du système représentationnel de son unité vivante. Il ne perdait pas ce génital, il le soumettait à une nouvelle hiérarchie.

Ce ne sera pas non plus sans reprendre l'histoire de l'individu à travers le langage, dont les phases sont connues : conquête de l'image spéculaire, transfert sémiotique de cette image, matrice du « moi » sur un objet quelconque, conquête de la nomination individualisante et du pronom *je*³⁴. A ce point de l'évolution on dit que le *sujet* est construit. L'être organique a été traduit en être de langage. Il se pense comme tel.

Nous dirons, en conclusion, qu'il peut désormais verser sa subjectivité en spectacle d'objectivité, c'est-à-dire l'installer, sans épaisseur, en masque et en marques de personne, sur la ligne du thème. Il peut et doit en même temps dire la part refusée de son moi à la conscience par d'autres marques et sous d'autres masques : dire son *ça* en *Ça*. Il se trouve doté du pouvoir de se reconstruire, dans l'ascension au message qu'on appelle actualisation, par le débat permanent des formes de son corps, des canaux de ses pulsions avec les formes de la langue, les programmes du sens. Il est un être social, un être thématisé avec sa parole, mais un être de désir, un sujet protestataire, un être d'endothème, de parole toujours en chantier.

Cette conclusion sur deux grands faits est rapide. Elle s'ouvre sur une linguistique repensée, déplacée, renversée, on l'espère, dans ses procédures.

On y ajoute un schéma visualisant de transfert du corps parlant dans la parole qui le parle, du sujet dans le langage où il se reconstruit, jusqu'au thème où la parole se règle pour le spectacle thématique et le sujet prend le masque de la personne *grammaticale*. La courbure représentant endothème et actualisation est chargée de donner l'image d'une profondeur, qui place le thème en lisière d'extériorité.

- (1) Cf *Avant-propos* à R. Lafont, *Le Dire et le Faire*, Langage et Praxis, Univ. Paul-Valéry, Montpellier, 1990.
- (2) « La praxématique : une linguistique des carrefours ? », *Versus, Quaderni di Studi Semiotici*, Milan, n 23 (1979), 45.
- (3) Il a été précédé de séminaires à l'Université de Vienne (mars-juin 1989). On peut le considérer comme l'esquisse programmatique d'un ouvrage en préparation : *La Parole et le Sens*.
- (4) Le point de départ de la recherche en ce sens est dans notre article : « La forme phrastique de l'énonciation orale en situation dialectale et diglossique », *Lengas*, n 10 (1981), 1-16.
- (5) Le concept de temps du *dédire* a été introduit dans « Les particules directionnelles ou l'aventure topologique de la langue », *Cahier de praxématique*, n 9 (1987), 141, n 23.
- (6) TL, 246.
- (7) *Linguistique générale et linguistique française*, 4^e éd, Francke, Berne, 1965, 101-102. On rappelle que pour Bally Z « renferme son ligament, sa copule » et s'écrit mieux cZ.
- (8) TL, 245.
- (9) La notion de spectacle linguistique, centrale en praxématique, provient de L. Tesnière.
- (10) TL, 59.
- (11) Au prix, naturellement, d'un réajustement conceptuel, que marque bien la distance du *pragma* à la *praxis* : cf « La démarche pragmatique : de quatre concepts absents », *Cahiers de praxématique*, n 10 (1988), 91-119.
- (12) Cf. « Praxématique et sociolinguistique », *Lengas*, n 3 (1978), 77-85, utilisant W. Labov, *Sociolinguistique*, trad., Minuit, Paris, 1976, 37.

- (13). *op.cit.*, 130.
- (14) *Cours de linguistique générale*, 3^e éd., Payot, Paris, 1962, 102.
- (15) Ou *le pigeon roucoule*, si l'on veut se référer à une autre activité sonore de l'animal.
- (16) *Structures étymologiques du lexique français*, Larousse, Paris, 1967.
- (17) TL, 83.
- (18) *op.cit.*, 128-129.
- (19) Avec *poir-ier*, Saussure-Bally citent aussi *dix-neuf*, qui nous paraît relever d'un autre fonctionnement : unité *topologique* complexe exhibant sa complexité. Nous sommes là totalement en métapraxématique et en « logosphère seconde » (sur la logosphère seconde, cf. *Anthropologie de l'écriture* (dir. R. Lafont), Centre Georges Pompidou, Paris, 1984, 228).
- (20) *Anthropologie de l'écriture*, *ibid.*
- (21) cf. *art.cit.* ci-dessus note 5.
- (22) *op.cit.*, 607. Sur ce point Bally introduit une bien curieuse hiérarchie. Il trouve que la « motivation explicite, grand levier d'expression, est gênante pour la communication ». Il juge l'allemand « *gedankenlose Sprache* », usant d'ailleurs du terme allemand, à motivation explicite, d'O. Erdmann. Son point de vue ethnocentriste culmine dans cette affirmation naïve : « Le Français aime le signe simple et le signe arbitraire » (*ibid.*).
- (23) *Art.cit.*, 122-123.
- (24) Nous utilisons la petite synthèse de grande portée épistémologique de Freeman Dyson, *Origins of Life*, Cambridge University Press, 1963.
- (25) Comme dans TL, 11-12, nous suivons ici la démonstration d'A. Leroi-Gourhan, *Le Geste et la Parole, Technique et Langage*, Albin Michel, Paris, 1964.
- (26) TL 17-21, d'après Tran Duc Thao, *Recherches sur l'origine du langage et de la conscience*, Editions Sociales, Paris, 1973, 14-15.
- (27) *art.cit.*, ci-dessus n. 23, *ibid.*
- (28) Remarquons en passant l'étymologie de référence anale.
- (29) Il nous faudrait à ce propos poser la question des universaux sémiotiques et fantasmatiques. Nous nous contentons ici de parler de type « universellement acceptable » pour nous maintenir dans la praxis humaine, évitant toute projection de vue transcendantale de l'homme.
- (30) Cf. I. Fónag, *La Vive voix, essais de psycho-phonétique*, Payot, Paris, 1983.
- (31) Bally, *op.cit.*, 130-131.
- (32) *id.*, 62.

(33) Cf. L. Fontaney. « L'intonation et la régulation de l'interaction », in *Décrire la conversation* (J. Cosnier et C. Kerbrat-Orecchioni dir.), Presses Universitaires de Lyon, 1987, 225-267 ; J. M. Marconot, « L'analyse de la conversation : l'intonation, » *Lengas*, n 16 (1984), 99-114.

(34) On remarquera que l'instance faciale de l'endothème n'atteint pas à l'expression de la topologie du locuteur, que l'instance manuelle la conquiert, mais que seule la troisième instance permet le dégagement d'un signifiant mobile, interchangeable. La topothèse passe de l'espace au langage.